

Analyses d'ouvrages

La coupe d'Hygie. Médecine et chimie dans l'Antiquité, Textes réunis par Muriel PARDON-LABONNELIE, Éditions universitaires de Dijon, Dijon, 2013, 120 pages.

Sous une couverture attrayante, ce petit ouvrage rassemble les articles issus de communications présentées lors de la journée d'études organisée le 24 juin 2011 au Centre de recherches et de restauration des Musées de France. D'emblée, le livre qui participe à un projet de recherches à long terme, ambitieux et réellement transdisciplinaire, se signale par l'originalité de sa conception. Il ne s'agit pas d'une juxtaposition d'exposés individuels, mais d'un essai d'élaboration d'une histoire des remèdes antiques, réunissant des chercheurs de sciences humaines au sens traditionnel et de sciences dites dures aujourd'hui (physique, chimie).

Le discours inaugural prononcé par Danielle Gourevitch, et auquel nous adhérons totalement, met en exergue cette nécessaire coopération entre les compétences et les connaissances respectives des spécialistes des disciplines dont on veut retracer l'histoire. Or, si les historiens et les philologues, de la Renaissance à nos jours, ont approfondi l'étude des textes, ils ont rarement accès aux *realia* décrits par ces mêmes textes, qui doivent être interprétés et analysés par d'autres spécialistes (1). La journée fut réussie dans la mesure où chacun, comme le souligne la jolie métaphore de D. Gourevitch, accepta de jouer sa "partition". Reprenant la distinction antique entre cosmétique et commoétique, V. Boudon-Millot analyse l'attitude de Galien, médecin mais aussi homme de cour, à l'égard des fards et des teintures capillaires réclamés par le public aristocratique de Rome. Ainsi, Galien consent à donner des recettes de teintures (attribuées à un certain Criton), mais il dit sa méfiance à l'égard de certaines substances (céruse, anchuse, *phykos*, etc) dont il ne mentionne que l'usage thérapeutique. En mentionnant les effets néfastes de tels artifices, le médecin-philosophe met en garde contre la recherche d'une beauté factice, accusée de fausser un diagnostic médical. M. Pardon-Labonnelie, qui a réuni les textes présentés, traite du "collyre", du nom et de la chose. Le collyre ophtalmique antique se présentait sous forme de petit pain, composé de substances sèches, aromatiques ou minérales, broyées et pulvérisées à l'aide d'un liquide. Au départ, le nom de "collyre" s'appliquait à ce type de préparation, puis a fini par désigner tout remède censé soigner les yeux. L'auteur fait le point sur les débats de terminologie entre médecins antiques et sur l'interprétation des pierres sigillaires comme cachets à collyre (p. 47). R. Jackson, archéologue, intervient dans le débat avec une très belle description des instruments dits ophtalmiques représentés sur des peintures et bas-reliefs antiques. Au terme de l'analyse (et l'acuité du regard de l'archéologue est à la hauteur du sujet traité), il ressort que les mêmes instruments étaient utilisés pour les fards et pour les soins médicaux, en particulier pour la chirurgie de précision dont le *De Medicina* de Celse fournit un bel exemple. M.-H. Marganne, papyrologue, s'intéresse au fameux "emplâtre Isis" et aux différentes recettes transmises par les médecins jusqu'à Galien, qui donne les ingréd-

(1) Vésale déjà ironisait sur ces savants qui ne connaissaient le corps que par les mots (note du recenseur)

dients entrant dans cet emplâtre “sacré” considéré comme une panacée. Une analyse panoramique des auteurs met en évidence la notion de transmission des recettes d’un savoir antique par les prêtres égyptiens hellénisés. L’article se termine par une série de tableaux comparatifs des recettes et par la présentation d’une entaille “Isis au serpent”, conservée au Cabinet des médailles de la BNF, dont une magnifique image numérique est reproduite dans le livre (planche X).

Ces données textuelles et archéologiques ont été complétées et enrichies par les résultats des analyses chimiques effectuées sur les matières utilisées pour le soin et la beauté dans le monde antique. Ph. Walter, E. Van Elslande, M. Pardon-Labonnelie et G. Tsoucaris ont identifié plus de dix-neuf composés minéralogiques différents dans des cosmétiques égyptiens conservés en récipient, et ont montré que certaines préparations chimiques de composés d’oxyde de plomb avaient une valeur thérapeutique connue, ce qui explique leur présence dans des fards et dans des collyres ophtalmiques. Un protocole expérimental de reconstitution de recettes a été mis en place, des analyses chromatographiques et spectrométriques de fils de suture et de cachets à collyre antique par exemple (p. 88) attestent d’un savoir-faire chimique antique exceptionnel. L’intérêt de ce travail en laboratoire est de corriger et de nuancer des idées reçues ou transmises par tradition (les fards à base de “plomb” par exemple étant réputés comme une des causes du saturnisme). C. Filiâtre clôt cette belle rencontre par la définition contemporaine de la “formulation” en chimie ; à partir de la comparaison entre une formule de crème contemporaine et celle d’un collyre égyptien, l’auteur pose les deux questions essentielles, “pourquoi ?” et “comment ?”, préalables indispensables à tout débat philosophique et scientifique.

Un cahier d’images variées, représentations d’objets en haute définition, tableaux et diagrammes, illustre la dimension scientifique de chacun des exposés en même temps qu’il ajoute à l’attrait de la lecture. Plusieurs *indices* facilitent la consultation.

Jacqueline Vons

Virginie GIROD, *Les femmes et le sexe dans la Rome antique*, Tallandier, Paris, 2013, 365 pages, 23 euros 90.

Virginie Girod avait soutenu une thèse d’histoire à la Sorbonne, intitulée *L’érotisme féminin à Rome, dans le Latium et en Campanie, sous les Julio-Claudiens et les Flaviens : recherches d’histoire sociale* ; elle a su la recadrer et l’alléger pour en faire un livre « à lire », appliquant sans les connaître directement les préceptes que notre ami Éric Martini avait su nous exposer en séance, puis publier avec son article “Histoire de la médecine et édition. Comment faire un livre d’un travail universitaire” (*Histoire des sciences médicales*, 2008, 42 (3), 245-250). Ici, il ne s’agit pas exclusivement d’histoire de la médecine, bien que la médecine soit très présente, et c’est pourquoi nous insérons le sommaire, avec toutes les données relatives à la santé, à la beauté, à la sexualité et à la procréation : I. la morale sexuelle féminine. 1. Lecture féminine. 2. Cultes féminins. 3. Les interdits. II. Corps féminins et sexualité. 4. Corps féminin, corps reproducteur (De la naissance à la puberté. La procréation. L’allaitement. Le refus d’enfanter. La sexualité après la ménopause). 5. Corps féminin, corps érotique (dont La chevelure. Le visage. Le corps). 6. Les pratiques sexuelles (Les pratiques normales. Les pratiques jugées infâmes. Le plaisir féminin). III. Mère ou putain. 7. Les matrones. 8. Les prostituées (dont La prostitution, un service public). 9. Entre la matrone et la prostituée : la femme adultère et la concubine. Conclusion : La sexualité et l’émancipation féminine. Un livre donc parfaitement lisible et sérieusement documenté, tant pour les sources antiques (réperto-

riées dans les notes p. 305-342) que pour la bibliographie secondaire (p. 347-353), rejetées en fin de volume, sans oublier un Glossaire et un Index des noms de personnes (y compris ceux des auteurs antiques). En somme un livre grand public, un peu coquin parfois, jamais vulgaire (malgré un titre un peu brutal)*, parfait dans son genre et comme on aimerait en voir de plus nombreux. On regrettera tout de même que, pour des raisons certainement financières, l'éditeur ait choisi de ne pas insérer de cahier d'illustrations ; et c'est d'autant plus regrettable que l'auteur insiste avec raison sur l'importance des couleurs (peau, cheveux, bijoux, vêtements) dans l'érotisation du corps féminin.

Danielle Gourevitch

Danièle ALEXANDRE-BIDON, *Dans l'atelier de l'apothicaire. Histoire et archéologie des pots de pharmacie XIIIe-XVIe siècle*, Picard, 2013 (336 pages, 225 illustrations en noir et blanc, 25 en couleurs).

Les pots en question sont ici étudiés moins comme des objets d'art que comme des documents pour l'histoire de la santé et de la maladie au Moyen Âge et aux débuts des Temps modernes (malgré le titre), du XIII^e au XVI^e siècle, du malade et de son état d'esprit et de ses craintes ; du médecin et de son savoir ; de l'apothicaire et de son savoir-faire ; mais aussi des potiers qui les fabriquent, des peintres qui les illustrent et des scribes qui les légendent. Ces images médicales témoignent de la gestion des étagères par les apothicaires : images parlantes, rébus et images héraldiques s'adressent au client et doivent l'instruire.

Quatre points forts sont à souligner. 1° La botanique médicale : bien des plantes sont représentées avec un tel réalisme et une telle acuité artistique (en référence avec des livres illustrés comme le *Livre des simples médecines*, peint par l'enlumineur Robinet Testard vers 1480) qu'on peut les identifier, ou du moins qu'on peut l'espérer en discutant avec un spécialiste. Citons l'armoise, l'absinthe, le raisin d'ours, la rhubarbe, la gratiole, l'aconit, la gentiane, l'arnica, la moutarde... Moutarde qui réapparaît (p. 270, Venise, XVI^e siècle) à propos d'une albarelle à moutarde, ornée d'un homme en colère à qui, visiblement, "la moutarde est montée au nez" (bien que l'expression ne soit littérairement attestée, semble-t-il, qu'à partir du XVII^e siècle).

2. Les scènes de maladie et de soin : bien des "caricatures" pourraient être en réalité des portraits de malades, malades médicaux et sociaux comme les ivrognes à trogne atteints d'alcoolisme chronique (mais je doute fort du caractère pathognomonique du rhinophyma, p. 265, fig. 201, causalité erronée qui a fait le malheur de bien des acnéiques graves, comme sur le très célèbre tableau de Ghirlandaio !) ; malades purement médicaux (avec les maladies ophtalmologiques, dont le strabisme) et malades recevant des soins.

3. Les inscriptions, leur langue (latin ou français), le lettrage, les abréviations (avec un dictionnaire de celles-ci). Leur beauté et leur qualité linguistique sont remarquables, il y a peu de fautes. Mais voici quelques exemples amusants de fautes de mots ou de fautes de mise en page du texte : sous la reine sur son trône (ou sa chaise percée ?), (p. 138, fig. 74, Sèvres, Cité de la céramique), sur un vase à urine *oyrino*, l'espace du cartouche est mal employée : il reste un grand vide à droite, malgré l'ajout d'un signe ornemental, qui figure aussi entre le *o* et le *y*. Dans l'expression *mel mercurialis*, (p. 149, fig. 79,

*Elle évite les excès de tel ou tel livre récent comme celui de Sandra Boehringer, *L'Homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, qui avait fait du bruit dans le Landernau universitaire et bien au-delà, dans la presse. Et depuis, avec Louis-Georges Tin, un recueil de textes, *Homosexualité. Aimer en Grèce et à Rome*, Les Belles Lettres, Paris, 2010.

Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire), le mot *mercurialis* est devenu *mercumalis*, (probablement par mélecture des deux lettres *-ri-*).

4. Les peintures, avec leur réalisme déjà signalé, mais aussi les décors inspirés de l'écriture, les rébus, les images parlantes, qui s'adressent au public, et donc font entrer la clientèle dans un dialogue malade-pharmacien très moderne, bien qu'en passe de disparaître du fait d'une conception de plus en plus financière de la relation thérapeutique.

On peut donc bien parler d'une archéologie des pots, mais aussi d'une archéologie des savoirs (médical, pharmacologique) et des conduites (craintes, choix de vie), ce qui renouvelle l'intérêt que peuvent leur porter les collectionneurs. On peut remercier les éditions Picard de proposer un si bel* et bon livre pour un prix raisonnable (44 euros). Vivement Noël !

Et pour que chacun se prépare à la lecture, voici une version succincte du sommaire : Introduction. I. Les conteneurs pharmaceutiques à la croisée des sources. 1. Textes, images, objets. 2. Des épices et des hommes. 3. La mesure des pots. II. Une archéologie des écritures. 4. Des mots sur les pots. 5. L'art de la mise en pages. 6. Une écriture savante. III. Image du monde et ordre thérapeutique. 7. Des décors médico-pharmaceutiques. 8. Des animaux et des hommes. 9. La gestion des étagères. On termine par une conclusion, un peu brève (305-309) ; et, avant trois index (lieux, personnes, matières), une riche bibliographie, où réapparaît l'auteur (p. 313) avec d'autres sujets médicaux en cours de publication : "Ampoules, fioles, flacons, bouteilles et bocaux. Le verre en apothicairerie", "Des fruits sur ordonnance. Parts et rôles respectifs des espèces cultivées, sauvages et exotiques dans la pharmacopée entre XIIème et XVIème siècle" ; et déjà parus : "Les pots de pharmacie. Savoirs chimiques et sécurité publique" ; "La cigale et la fourmi. Céramique et conservation des aliments et des médicaments".

Danielle Gourevitch

Franck COLLARD et Évelyne SAMAMA (dir.) *Dents, dentistes et art dentaire. Histoire, pratiques et représentations. Antiquité, Moyen Âge, Ancien Régime*, Paris, L'Harmattan, 2012, 368 p., ISBN : 978-2-336-29012-6

Dans la suite des cinq "Rencontres d'histoire de la médecine, des pratiques et des représentations médicales dans les sociétés anciennes" précédentes, et préparé par deux journées d'étude, respectivement le 17 septembre 2010 (MSH Paris-Nord) et le 11 février 2011 (Nanterre), un colloque international s'est tenu du 8 au 10 mars 2012 à Paris et a réuni près d'une trentaine d'intervenants et un public d'auditeurs nombreux qui n'ont pas été découragés par la répartition géographique des conférences entre trois lieux (Villetaneuse, Nanterre et Saint-Quentin-en-Yvelines). La richesse et la variété des communications présentées se retrouvent dans le livre que nous avons sous les yeux, dont le titre met en évidence trois grands axes abordés dans une perspective pluridisciplinaire, selon une conception originale, dont les organisateurs peuvent être fiers à juste titre ; en effet, le dialogue entre historiens, philologues et praticiens spécialistes de l'histoire de leur discipline à travers les siècles (de l'Antiquité à la fin de l'Ancien Régime) et différents pays d'Europe, sur l'histoire des idées, des pratiques et des représentations textuelles ou iconographiques de tout ce qui concerne "l'art dentaire" contribua grandement à l'enrichissement mutuel des participants et à l'approfondissement des thématiques traitées.

* Dont le superbe cahiers en couleurs, après la page 24, et la couverture empruntée à l'une des fresques de la cour à arcades du château d'Issogne (val d'Aoste), vers 1500, qui représentent des scènes de la vie quotidienne, à une époque de paix, d'abondance et de luxe.

La première partie s'annonce comme lexicographique ; elle s'ouvre par une vaste enquête consacrée à la métaphore homérique de la "barrière des dents" et à sa postérité dans les textes antiques grecs, littéraires et médicaux : si les dents témoignent de l'âge d'un individu, de son état de santé, elles n'entrent pas parmi les critères de beauté (É. Samama). A. Pietrobelli présente une fine analyse des expressions grecques antiques et chrétiennes pour désigner le grincement des dents caractéristique du bruxisme dans les observations cliniques des médecins anciens. Plusieurs communications sont consacrées à l'enrichissement de l'héritage galénique par les apports successifs des praticiens et des théoriciens arabes, depuis l'époque byzantine jusqu'à la fin du Moyen-Âge (A. Guardasole) ; N. Palmieri et D. Jacquart posent la question de la nature des dents, dans la perspective de la transmission et de l'évolution des théories galéniques ; J. Ricordel présente en outre un petit glossaire franco-arabe de la dentisterie, p. 102-103. S. Baddeley s'interroge sur la manière dont les dictionnaires de langue française des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ont participé à la diffusion et à la fixation des savoirs médicaux en langue vulgaire, à partir de l'exemple de noms de dents, entrés en ordre dispersé dans les dictionnaires. Ces noms étaient cependant déjà utilisés antérieurement, dans des observations et des techniques de soins décrites par Paré, Dionis, Guillemeau, Garangeot par exemple : P. Baron rappelle opportunément que le *Traité des dents* de Fauchard, publié en 1728, considéré comme la première grande monographie de l'art dentaire, doit encore beaucoup à ces prédécesseurs. L'analyse critique et historique de Colin Jones montre que la légende de Fauchard "père de la chirurgie dentaire" repose moins sur des innovations épistémologiques et techniques que sur le fait d'avoir donné au praticien chirurgien-dentiste un statut professionnel nouveau qui le distingue de l'arracheur de dents.

La deuxième partie se concentre sur la médecine de la bouche, les pathologies et les soins, selon la même progression chronologique que dans les autres parties. La question des carrières de dentistes royaux, des traitements et des médicaments pour les dents en usage dans l'Égypte des pharaons fait l'objet de la communication de Th. Bardinnet, à partir d'un riche corpus d'inscriptions, qui reçoit ici une première traduction. On doit à Ph. Mudry une diligente enquête dans les écrits médicaux latins, de Celse à Cælius Aurelianus, sur les douleurs causées par les rages de dents : ces médecins se montrent sensibles aux souffrances de leurs patients et prudents dans le processus des traitements prescrits (régime de vie, médicament, et chirurgie en dernier ressort, de l'extraction à la prothèse). À cette *praxis* préventive et palliative bien détaillée dans les textes médicaux de Celse et de Scribonius Largus comme dans des recettes populaires, car elle permettait de retarder l'extraction (J. Jouanna-Bouchet), il faudrait ajouter l'influence dans l'empire romain des croyances en des remèdes magiques et occultes contre les maux de dents (P. Gaillard-Seux). En quelques pages denses, F. Collard analyse la dialectique de l'ambivalence du *pharmakon* (poison et médicament), à travers des textes médicaux médiévaux (médecins arabes, traducteurs latins, chirurgiens lettrés) qui montrent les dangers et les risques d'empoisonnement auxquels des praticiens non instruits exposent les malades, en utilisant sans discernement et sans *scientia* des substances toxiques, cependant utiles pour soulager les maux de dents. On retrouve dans ce domaine des dents la persistance de la conception antique de la maîtrise du médicament par le savoir.

D'autres communications mettent l'accent sur les aspects sociaux et esthétiques de la dentition à différentes époques. Par exemple, faisait-on le lien entre hygiène buccale et santé dentaire au Moyen Âge, entre le soin des dents et la qualité de l'haleine ? La présence de dents entraine-elle dans les critères permettant de définir la beauté ? L. Moulinier-Brogi propose des éléments de réponse à ces questions en examinant des

textes médicaux arabes et salernitains, d'où il résulte que l'hygiène buccale avait une fonction plus sociale qu'esthétique ; on retrouve une conception identique des soins des dents comme marque d'appartenance à une élite sociale dans des traités médicaux postérieurs, en Espagne, et dans différents traités d'éducation dus à Érasme, Vivès, Giordano, examinés par B. M. Gutiérrez-Rodilla. À terme se créent des "mythologies odontologiques", selon le joli titre de la communication de S. Perez, qui examine les soucis de denture de plusieurs rois de France à travers les écrits de leurs médecins : l'emploi de substances nobles (l'or) répondait davantage à la position élevée des patients qu'à une recherche d'efficacité. Il revient à M. Ruel-Kellermann de définir un support théorique pour justifier ces différentes pratiques de soins, préventives ou non, de douleurs dentaires. Déjà évoquée à propos de la nature des dents (N. Palmieri et D. Jacquart), la question de la cause de la douleur, posée dans les traités anatomiques, est généralement "prouvée" par l'auteur qui met en scène sa propre expérience, de Galien à Vésale, Eustache, Riolan, Fauchard... Ce fut Eustache qui démontra la douleur comme pulsative en la reliant à l'innervation de la dent.

La dernière partie ouvre l'éventail des supports de la réflexion et s'appuie sur des témoignages autres que textuels. Le recours à la paléopathologie permet de mettre en place des procédures d'identification de pathologies (usures dentaires, bruxismes, parodontopathies), de retrouver les modes de vie et les pratiques alimentaires de civilisations anciennes, et fournit également des témoignages sur l'évolution des pratiques des soins dentaires, dont des implants (O. Dutour). V. Boucherat étudie l'évolution pendant le Moyen Âge des représentations iconographiques du martyr de sainte Apolline (invoquée notamment lors des poussées dentaires des nourrissons) et montre comment les objets contondants utilisés par les bourreaux dans la légende furent progressivement remplacés par des outils d'arracheurs de dents. C'est une ouverture vers une histoire culturelle des représentations de la maladie, qu'illustre également le témoignage de médecins et de mémorialistes, face à l'arrivée à Paris au XVIII^{ème} siècle de troupes de comédiens et de charlatans italiens tels que Zan Bragetta, Ferranti (J. Coste). L'arrachage de dents devient un spectacle, abondamment représenté dans la peinture des Pays-Bas au XVII^{ème} siècle, peut-être aussi à cause de la réalité d'un état bucco-dentaire sinistré par un excès d'aliments sucrés et de tabac (C. Véron-Issad). L'histoire de l'art a également fourni des pistes de réflexion pour interroger les représentations de dents dans la peinture ; à partir de la vision et de l'interprétation de "trognons", G. Kientz donne une intéressante remise en question d'un style pictural communément appelé caravagisme. Les arts visuels en France ne dérogent pas à la représentation moralisante ou caricaturale (pour émouvoir ou faire rire) de jeux de dents et de bouches édentées, qui trouveront un nouvel essor avec Lavater et les néo-physiognomonistes à la fin du XVIII^{ème} siècle (É. Jollet).

L'ouvrage contient les résumés des communications en français et en anglais, une bibliographie thématique (p. 353-359), un précieux et copieux index des textes-sources (p. 361-366), des illustrations en noir et blanc, de bonne qualité. Malgré quelques coquilles mineures, il témoigne de la réussite de cette rencontre entre spécialistes d'horizons divers, qui fut l'occasion d'un questionnement dynamique sur la définition d'une "histoire" de l'art dentaire, une histoire dégagée du paradigme du progrès, qui pendant trop longtemps, et quelquefois encore aujourd'hui, a invité à juger le passé d'une discipline scientifique à l'aune de nos connaissances actuelles.

Jacqueline Vons

Une histoire de la Médecine et de la Pharmacie, publiée en trois volets par l'Université Paris-Descartes et les éditions de la Martinière : (1) *Une Histoire de la médecine, ou le souffle d'Hippocrate* (2011) ; (2) *Une Histoire de la pharmacie et des poisons, ou le souffle de Galien* (2012) ; (3) *Une Histoire des médecines populaires : herbes, magie et prières* (2013). Par un collectif d'auteurs : - Yvan Brohard, historien d'art (1, 2, 3) ; Axel Kahn, président de l'Université Paris Descartes, de 2007 à 2013 (1, 2, 3) ; Jean-Claude Ameisen, immunologiste, auteur de *Quand l'art rencontre la science* (1) ; Patrick Berche, médecin bactériologiste et enseignant d'histoire de la médecine (1) ; Frédéric Dardel, docteur en biologie moléculaire (2) ; Olivier Lafont, président de la Société d'Histoire de la Pharmacie (2) ; Jean-François Leblond, ethnohistorien (3) ; Bernard Roques, membre de l'Académie des sciences (2).

“À l'Université Paris-Descartes, les racines complexes de l'art de soigner sont comme inscrites dans la pierre, elle s'expriment à travers les sites, les bâtiments et les sculptures. Elles sont sinon illustrées par d'ineestimables manuscrits et planches (lithographie et autres) de la prestigieuse bibliothèque interuniversitaire de médecine, fondée en 1795, dont le fonds historique remonte au XVI^e siècle. Cette “alchimie” (le terme n'est pas choisi par hasard car les alchimistes, tel Paracelse, sont les ancêtres des pharmaciens modernes) entre l'histoire des idées, des pratiques, des institutions et des bâtiments liés à la médecine et à la chirurgie, est à l'origine de cet ouvrage dans lequel notre université se sert de ses trésors architecturaux et documentaires pour illustrer l'histoire de la médecine, des mythes à la science” : c'est ainsi que le professeur Axel Khan, qui était alors président de l'Université Paris-Descartes, avait planté le décor de cette aventure : celle de présenter l'histoire de la médecine et de la pharmacie, de manière à la fois sérieuse et attrayante, à destination du grand public, au premier rang desquels, bien entendu, les étudiants des différents métiers de la santé. Dans un monde universitaire où certains imaginent parfois que l'approche historique et humaniste des sciences médicales et pharmaceutiques, initiée jadis par Hippocrate et Galien, correspondrait à des pratiques quelque peu désuètes et de second ordre, dont on pourrait à la limite se passer, ces trois publications apportent un fort agréable et brillant démenti !

Le premier de ces trois ouvrages, *Une Histoire de la médecine, ou le souffle d'Hippocrate* s'ouvre avec la reproduction des 45 médaillons ornant la façade de la nouvelle faculté de médecine de la rue des Saints-Pères à Paris (qui m'ont donné personnellement le regret de n'y avoir pas porté plus d'attention dans ma prime jeunesse professionnelle dans cet établissement). Il présente les personnages essentiels et les grandes étapes de l'aventure médicale, de l'Antiquité à la Renaissance, à travers quatre thèmes : la découverte du corps, la découverte du monde invisible, les âges de la vie, l'univers intérieur du monde de l'esprit. Les textes, à la fois clairs et suffisamment synthétiques pour maintenir l'intérêt et l'attention du lecteur, sont agrémentés par d'excellentes illustrations, issues pour la plupart, comme le signalait le président Axel Khan, du patrimoine de l'Université Paris-Descartes et de la BIU Santé.

Le second livre, intitulé *Une Histoire de la pharmacie et des poisons, ou le souffle de Galien* raconte pour sa part la longue épopée qui, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, a transformé les apothicaires en pharmaciens. Avec des chapitres particulièrement variés, comme par exemple *L'art de soigner les plaies à l'époque médiévale*, l'évocation des alchimistes qui transformaient parfois des poisons mortels en sources de guérison ou de soulagement, ou encore l'évolution générale des médicaments et des formes galéniques, ce second opus complète à merveille le premier. Trois études plus spécifiques, fort instructives, sont également à lire dans la seconde partie de l'ouvrage : *Douleurs et*

remèdes de l'Antiquité au siècle des Lumières, par Yvan Brohard ; *Poisons et médicaments, naissance de deux disciplines essentielles : pharmacologie et toxicologie*, par Bernard P. Roques ; *Découvertes des médicaments modernes : histoire de hasard, d'intuitions inspirées et de méthodes scientifiques*, par Frédéric Dardel.

Le troisième volet de cette trilogie, intitulé *Une Histoire des médecines populaires : herbes, magie et prières*, traite, avec le même soin et la même qualité éditoriale, d'une approche cette fois moins classique mais finalement beaucoup plus présente qu'on pourrait le croire dans nos mentalités françaises et européennes : l'histoire des remèdes du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle, qui n'appartenaient ni à la médecine ni à la pharmacie "officielle", mais que les hommes, dépourvus face à la maladie, ont été amenés à collecter dans un environnement proche, essentiellement rural, et à transmettre de génération en génération. Des remèdes souvent empreints de foi superstitieuse et qu'accompagnent des rituels variés... Des remèdes qui font appel aux vertus des simples, voire à la magie... Des remèdes qui poussent les populations à confier leurs maux et leurs douleurs à "ceux qui possèdent le don" : guérisseurs, rebouteux, hypnotiseurs... mais aussi, en désespoir de cause, à des charlatans qui jouent de leur désarroi et de leur crédulité.

Ces trois ouvrages, qui constituent depuis 2011 une belle aventure historico-médicales, universitaire et éditoriale, sont clairement une réussite !

Philippe Albou

Anne BARJANSKY, *L'Hôpital de Loches, des origines à la Révolution*, Paris, L'Harmattan, 2013 (préface de Bernard Debré).

Le Dr Barjansky, déjà auteur de *Henry Lemesle : un psychiatre dans le Lochois*, médecin dont elle nous avait parlé en séance, explore cette fois les archives de l'hôpital de Loches (dans le livre p. 95 et s.), désormais consultables sous le titre de HÔPITAL DE LOCHES (1462 – 1922), Répertoire numérique détaillé, Sous-série H dépôt 3, établi par Brix PIVARD, stagiaire de l'Université de Bourgogne (Dijon), Master 2 professionnel "Archives des XX^e et XXI^e siècles européens : du papier au numérique", suivi et coordonné par Isabelle GIRARD, attachée de conservation du patrimoine, Archives Départementales d'Indre-et-Loire, Tours, 2012. Anne Barjansky, particulièrement bien insérée dans cette petite ville, a su découvrir des trésors documentaires et bibliographiques, iconographiques et architecturaux (avec des photographies dont la plupart sont de l'auteur) pour fournir une histoire vivante de l'hôpital de Loches, de la médecine en Touraine, du rôle de l'Église catholique dans la région... On remarquera en particulier (p. 119-140) les pages relatives à la fondation, puis à la refondation de cet hôtel-Dieu. On peut regretter une mise en pages un peu artisanale comme souvent chez L'Harmattan, mais de telles monographies font la gloire de la traditionnelle érudition locale, autrefois monopole des ecclésiastiques, aujourd'hui plus libéralement pratiquée. La SFHM ne peut que se réjouir d'une telle publication.

Danielle Gourevitch

Jacques Poirier, *L'externat des hôpitaux de Paris (1802-1968)*, Ed. Hermann, Histoire des sciences, 2012, Paris.

L'externat des hôpitaux de Paris, qui constituait, selon Littré, une période effectuée par des "étudiants en médecine chargés du premier degré du service médical dans les hôpitaux", méritait de devenir un objet d'étude historique privilégié dans la mesure où cette institution, typiquement française, couvre un siècle et demi de notre histoire médicale, plus précisément 164 ans : l'externat est en effet né 1802 "dans le cadre de l'élitisme mis

en place par Bonaparte” et “condamné à mort par le mouvement de mai 68”. Cette histoire avait été jusqu’alors, il faut bien le dire, occultée par deux phénomènes :

- d’une part par la prééminence de la médecine factuelle (traitant par exemple de tel grand personnage ou de telle grande découverte ou épidémie...) où les externes n’ont évidemment que très peu leur place ;

- et d’autre part par le charisme indiscutable du “grand frère”, l’internat des hôpitaux de Paris, comme en témoigne les nombreux ouvrages qui lui sont consacrés.

Cette lacune vient d’être comblée par notre collègue Jacques Poirier, qui fut comme il se doit ancien externe puis ancien interne des hôpitaux de Paris, avant de devenir neurologue à la Salpêtrière : il vient en effet de publier un livre où il explique en particulier que l’élitisme, qui caractérise la formation des médecins en France aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, a commencé en pratique avec l’externat, institution qui a ensuite évolué au fil du temps. Aux alentours de 1920-1930, le concours devait devenir plus difficile et hautement sélectif, l’externat devenant alors “une école pratique de très haute qualité pour la formation des médecins et notamment des spécialistes”.

L’auteur aborde son sujet sous divers aspects :

- la place de l’externat dans le système de la formation des médecins ;
- le style des questions posées à l’examen d’entrée avec, par exemple, en 1871, des questions telles que : *Signes et diagnostic de la pleurésie, Fractures de la clavicule, Bandages inamovibles, Opération de la saignée*, etc. ;

- la question controversée du concours et de l’élitisme, illustrée par la citation suivante de Dechambre en 1871 : “Le principe du concours, principe libéral et égalitaire, est essentiellement français, et, en réalité, il n’a de vogue qu’en France, où il subit de justes vicissitudes politiques. Le pouvoir politique en a peur, quand il est despotique ; et le public s’en engage, quand renaît la liberté” ;

- l’évolution des pratiques diagnostiques et thérapeutiques, face aux nouveaux défis de l’époque, en particulier le développement de la tuberculose et celui des maladies vénériennes.

Jacques Poirier s’est ensuite attaché, à partir de son abondante documentation, à décrire les différentes époques de la vie quotidienne estudiantine parisienne, à partir de divers témoignages et anecdotes. Puis, dans un chapitre intitulé “Parcours, devenir et destinée de quelques externes”, il nous propose près de cent-vingt notices biographiques parmi lesquelles nous retrouvons avec plaisir quelques noms connus, Louis Aragon, Charles Brown-Séquard, Georges Clémenceau, Charles Daremberg, Léon Daudet, Jacques Lacan, Sainte-Beuve, André Soubiran...

Cet ouvrage, à la fois bien documenté et écrit de manière simple et claire, devrait intéresser tous ceux qui désirent avoir une image plus complète de la vie médicale en France, et notamment à Paris, durant les deux derniers siècles. Un “Index des noms des personnes” et un “Index général” complètent enfin et efficacement ce bel ouvrage.

Philippe Albou

Pierre Hillemand, *Journal d’un médecin sur les deux guerres mondiales. I. La Grande Guerre*, éditions Fiacre, Meaux, 2013 (présenté par Bernard Hillemand).

Ce livre est publié à Meaux, ville évoquant la bataille de la Marne, et qui vient d’ouvrir un musée de la Grande Guerre, comme l’historial de Péronne s’inspire de celle de la Somme. Il ne faut pas s’attendre ici à une de ces fresques qu’il convenait de lire pendant notre jeunesse, *Vie des martyrs* de Georges Duhamel, *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès, *Ceux de 14* de Maurice Genevoix ou *Les Cimetières sous la lune* de Bernanos.

C'est un carnet de notes presque quotidiennes qui s'ajoute à la centaine déjà publiée, mais avec le regard du fin clinicien que sera plus tard Pierre Hillemand (1895-1979). Il l'a écrit pour sa famille, mais à l'approche du centenaire de 1914, son fils s'est décidé à ne pas laisser inédit ce document qui débute par l'engrenage fatal d'alliances qui se voulaient protectrices et précipitèrent en fait le conflit. L'enthousiasme des Va-t-en-guerre et des mobilisés à l'idée de récupérer au plus vite l'Alsace et la Lorraine annexées en 1870 est consternant quand on connaît notre état d'impréparation. Le 2 août 1914 il est noté dans ce *Journal* que "les hommes partent allègrement, les femmes pleurent."

Des avions survolent Paris et lâchent leurs premières bombes. Déçus qu'ils ne soient pas français, mais des Taube (des colombes en allemand), plus tard ce seront des Gotha, les Parisiens, curieux de ce spectacle nouveau, descendent dans les rues, qui seront vite noires de monde ou bien ils se mettent aux fenêtres de la rue de Rennes, le nez en l'air, et avec des jumelles pour mieux admirer le spectacle. À la pénurie de munitions, d'uniformes adaptés, s'ajoute une aberrante stratégie. Nos fantassins, en culotte rouge, avant que soit adopté le bleu horizon plus tard en Champagne, chargent sous le feu des mitrailleuses d'ennemis invisibles, dont les capotes se confondent avec le sol. Ils se font faucher comme les blés ou comme dans le Sud-Ouest on tire les canards sauvages en se dissimulant dans des "tonnes". Ainsi, dès les premiers mois du conflit tombe la "génération perdue", celle de Charles Péguy, du franc-comtois Louis Pergaud, prix Goncourt pour sa *Guerre des boutons* et qui écrit un *Carnet de guerre* avant d'être tué en 1915 ; c'est aussi celle d'Alain Fournier l'auteur du *Grand Meaulnes*, de Jean de la Ville de Mirmont, le poète bordelais de *L'horizon chimérique* dont les derniers vers sont prémonitoires :

*Cette fois, mon cœur, c'est le grand voyage,
Nous ne savons pas quand nous reviendrons.
Serons-nous plus fiers, plus fous ou plus sages ?
Qu'importe, mon cœur, puisque nous partons !*

Les morts et les blessés sont innombrables. Le narrateur nous apprend que les Dames de la Croix-Rouge, infirmières appartenant à la bonne société, si elles veulent bien soigner les officiers et panser les plaies qui ne suppurent pas, demandent à leurs femmes de ménage de laver et d'épouiller les blessés moins gradés. La guerre n'avait pas encore exercé son rouleau compresseur des conformités mondaines.

L'équipement sanitaire est aussi déficient, manque de pansements, de poste de radio... Pierre Hillemand a 19 ans et est en première année de médecine, il est incorporé comme infirmier après une rudimentaire préparation, avant d'être promu aide-major plus tard. La description des hôpitaux improvisés à l'arrière s'apparente à la misère du service de santé du temps des campagnes napoléoniennes. Lassé de ne pas être plus utile, car il est le contraire d'un "planqué", il insiste pour partir au front. Il connaîtra le calvaire des hommes vivant comme des rats, leurs commensaux et rivaux, avec qui il faut se battre. Il leur faut lutter aussi contre les poux, dans le froid glacial et la boue gluante, réparant de nuit à la lueur des "fusants" les barbelés et les boyaux pour rétablir la circulation et les communications téléphoniques indispensables pour coordonner attaques et replis. Ainsi leur parvenaient les nouvelles du monde, soubresauts politiques, français et étrangers, l'entrée en guerre de la Roumanie et de la Grèce, la Révolution russe qui devient vite inquiétante, les torpillages des navires alliés par les sous-marins allemands. Une date décisive est notée le 23 novembre 1917 : Clemenceau est nommé Président du Conseil. Pour évacuer les blessés dans des toiles de tente nouées aux deux bouts et enfilée sur une perche, il fallait en moyenne 4 heures, mais lors des attaques, les tranchées étant encombrées ou détruites, le délai d'acheminement atteignait dix heures ou plus et les grands

blessés, fractures et ventres ouverts, avaient le temps de trépasser avant d'être secourus. Lors de certaines offensives, il lui arrivait de porter les blessés sur son dos, car il était athlétique, m'a dit son fils, et de les panser dans les trous d'obus, les marmites, pour être à l'abri des éclats. Il s'est même parfois retrouvé dans les tranchées ennemies abandonnées lors des replis.

Ce journal reflète l'absurdité de cette guerre, où le tragique côtoie l'insouciance de la jeunesse des combattants. L'auteur bénéficie de la monture mise à sa disposition par le commandant. Dans un cahier de photos, elles aussi inédites, car il disposait d'un appareil photo et de plaques, on le voit sur un cheval, ayant couru à Vincennes, faire des promenades qu'il trouve très agréables, alors que le canon gronde. Comme le décrivait Percy le chirurgien de Napoléon, tantôt il couche dans un château, celui de Lunéville, tantôt sur la paille d'une ferme ayant échappé à la vindicte des Allemands, lesquels, dans la rage de leur retraite, n'hésitaient pas à scier les arbres fruitiers au ras du sol. La longueur de la guerre aidant, le retard dans l'artillerie lourde et l'aviation française se comble en partie, mais la cavalerie est encore très impliquée, alors qu'apparaissent nos premiers tanks, qui sont d'ailleurs très vite incendiés et qui pour avancer demandent de boucher trous et tranchées. Le typhus est au rendez-vous avec les poux, le choléra, et la typhoïde contre laquelle il faut vacciner au plus vite. Pierre Hillemand souffrant d'une hépatite est évacué sur Paris, où, écrit-il "Embusqués et femmes ne demandent et ne pensent qu'à s'amuser. Il semble qu'il y ait deux secteurs en France, celui du front où l'on souffre et où l'on meurt et celui de l'arrière braqué sur la noce et ses intérêts." Il n'est pas plus tendre pour les officiers d'Etat-Major qui sont traités de "porcelaines", car la porcelaine craint le feu. On mesure par ces mots le divorce opéré entre le front et le haut-commandement replié à l'arrière.

On continue de creuser des tranchées et des abris jusqu'à 10 mètres de profondeur, non plus à la pioche, mais avec des engins. Car c'est une guerre d'usure, où le territoire national est récupéré, pied à pied, mètre après mètre : une vraie guerre de libération contre l'envahisseur, comme le XXème siècle en connaîtra d'autres. Et c'est pourquoi elle a suscité un tel élan d'adhésion nationale. La croix de guerre sera remise à Pierre Hillemand au moulin de Laffaux, près du Chemin des Dames. Sa nature était tellement solide que, frappé par la grippe qui fera plus de victimes que la guerre, il en réchappera.

Son *Journal* se termine ainsi le 11 novembre 1918: "Sans vouloir sous-estimer l'effort des Anglais et des Américains, la foule a nettement conscience que c'est le "poilu" qui a sauvé la France. Mais on ne pourra assez redire ce qu'il a souffert tant moralement que physiquement." Sur les trente lycéens de la classe de Pierre Hillemand, deux seulement échapperont au massacre. Ce fut un holocauste, un suicide européen qui marqua le début du déclin de la civilisation occidentale.

On sort de cette lecture tout chamboulé, comme après avoir visionné *Apocalypse now*. Il y aura un deuxième tome, consacré à la deuxième guerre mondiale, où Pierre Hillemand s'est à nouveau illustré. Il est exceptionnel d'avoir un même témoin pour deux événements d'une telle importance. À l'hôpital Saint-Antoine en falsifiant des radiographies il permit à près de deux mille jeunes gens d'échapper au STO et de ne pas partir en Allemagne. L'affaire vint à la connaissance de la Gestapo, mais parut tellement invraisemblable qu'elle n'eut aucune suite fâcheuse pour Pierre Hillemand. Alors que l'armée française était réputée la première au monde, la débâcle fut particulièrement rapide, car les panzers allemands contourneront l'utopique ligne Maginot et ne seront plus arrêtés que par le terrible hiver russe de Stalingrad. Pour nous, 39-40 sera une nouvelle méprise de nos prétendues élites, en décalage avec les exigences de leur époque !

Jacques Battin